Lurcy-le-Bourg

Lurcy-le-Bourg : vue générale

Situation et Historique

Le village est situé en bordure de la Petite Nièvre, formée de la réunion de la Nièvre de Saint-Benin-des-Bois et de la Nièvre de Saint-Franchy, et qui est rejointe, en aval de la Maison Blanche, par la Grenotte.

Le site a été occupé dès la période gallo-romaine comme l'attestent les monnaies, fibules, tessons de poterie et autres objets retrouvés dans son sol. La région est, de plus, sillonnée de voies romaines. Le nom pourrait venir d'un patronyme latin Lursius.

La région du val de Lurcy, à l'est de Prémery, semble avoir été christianisée très tôt et dès le VIème siècle. Saint Gildard y fait élever un oratoire, sans doute à l'origine de la paroisse, l'une des plus anciennes du Nivernais.

Lurcy-le-Bourg : vue aérienne

Au Moyen-âge, Lurcy est l'un des 130 fiefs de la châtellenie de Montenoison, les seigneurs de Lurcy doivent donc hommage au comte de Nevers. Le château seigneurial est situé à Lurcy-le-Châtel (actuellement Ligny, hameau de Saint-Benin-des-Bois). Un incendie ravage le château en 1569. Après cette destruction, Lurcy-le-Châtel décline au profit de Lurcy-le-Bourg.

Les seigneurs de Lurcy sont si puissants qu'au XIIème siècle, ils ont leur appartement dans l'intérieur du couvent de La Charité, comme le comte de Nevers.

On prétend qu'il se passe de bien étranges choses dans les souterrains du château d'où s'échappent, la nuit, des gémissements plaintifs ou d'épouvantables aboiements cependant qu'alentour, des poules noires, suppôts de Satan, grattent le sol avec acharnement. (*cf. Sylviane JURQUET "Histoire d'entre Nièvres et forêts, récits d'hier et de toujours" - Editions de l'Armançon*)

Lurcy-le-Bourg : vue de la route de Sangué

De nombreux hameaux qui composent actuellement la commune ont été autrefois de petits fiefs relevant eux aussi de la châtellenie de Montenoison : Appeneau (Pignault), Boulon, Marais ou le Grand Marais, le Moulin du Pont-de-Vilaine, d'autres ont été remaniés comme au Marais.

Ces fiefs ont été tenus au fil des siècles par de nobles familles, parfois fort anciennes.

Fin du XIème siècle, l'un des seigneurs fait don d'une partie de ses biens à l'Eglise. L'évêque de Nevers, Hugues de Champallement, fonde alors à Lurcy un monastère dépendant d'abord de l'archiprêtré puis rattaché ensuite à Cluny.

Une église et des bâtiments conventuels sont édifiés. Le prieur, seigneur temporel, jouit des droits seigneuriaux.

Du Moyen-âge jusqu'au dernier quart du XXème siècle, Lurcy demeure un gros bourg aux activités diversifiées. La présence du monastère n'a pas été étrangère à l'installation d'une prospérité que l'on devine grâce aux maisons anciennes et aux châteaux.

Sous l'ancien Régime, on dénombrait la population par feu, c'est-à-dire par foyer. A l'instauration de la République, ce sont bien les habitants que l'on compte.

La Révolution va modifier le développement du village : le prieuré est vendu comme bien national. Si les nobles sont encore présents, ils ne peuvent plus exiger le respect des droits féodaux abolis.

Une nouvelle administration se met peu à peu en place et le nom de la commune change lui aussi : d'abord Lurcy-le-Sauvage, il devient Brutus-le-Bourg en 1793. La commune fait partie en 1790 du canton de Saint-Saulge puis, en 1801, elle est rattachée à celui de Prémery.

Les limites de la commune sont fixées et des hameaux, autrefois paroisses, sont désormais inclus dans le territoire communal. Par contre, Lurcy-le-Châtel est devenu Ligny et appartient à la commune de Saint-Benin-des-Bois.

Les activités économiques se répartissent entre ces différents hameaux pour longtemps. En 1891 la commune est ainsi composée :

- Lurcy-le-Bourg : 170 habitants, possède une école publique de garçons, une école publique de filles (sœurs de Saint-Vincent-de-Paul) et un bureau de bienfaisance ;
- Boulon et ses lieux-dits, Courjon et Rosay, 142 habitants ;
- Les Châtaigniers ;
- Le Grand-Marais : 60 habitants avec un moulin à huile ;
- Le Petit-Marais : 71 habitants ;
- Marré : 84 habitants ;
- Pignault : 51 habitants ;
- La Pisserotte : lieu-dit, partie du Grand-Marais ;
- Sangué, les Chaumes et les Chaumes de Pignault : 179 habitants ;
- Vilaine et le domaine de la Maison-Blanche : 120 habitants ;
- Villeneuve : 53 habitants.

L'économie de la commune est depuis toujours basée sur l'agriculture : la terre est riche et produit du grain en abondance, au point d'en fournir à d'autres régions du Nivernais et même à Nevers en période de disette. Des moulins le transforment en farine : celui du prieuré, celui de Vilaine que son clocher fait parfois prendre pour une église.

Des foires importantes se tiennent au bourg : vers 1891 subsistent celles du 17 janvier, du 20 Juin (sans doute une "louée") et du 30 Octobre. Une autre, passée en 1868 du 3 au 15 Septembre, avec l'accord du Conseil Municipal de Prémery, n'existe déjà plus. Au chef-lieu de canton, où se tient le marché aux grains le plus important du département, on ne voit pas d'un bon œil cette activité commerciale.

On ne pratique pas que l'agriculture. En effet, des tuileries ont fonctionné aux Châtaigniers, à la Maison-Blanche et peut-être au bourg, à la Chaume des Potiers. Plusieurs fours à chaux sont mentionnés.

Pignault

Sangué

Vilaine

La Nièvre à Lurcy

Comme dans de nombreux villages de la région, le minerai de fer a été extrait à Lurcy, plus particulièrement à Sangué. Il s'agissait d'extraction dans des puits et des galeries alors que dans le reste du secteur, on pratiquait plutôt l'extraction à ciel ouvert. Ces puits, d'un diamètre d'environ un mètre et d'une profondeur de cinq à six mètres, donnaient accès à des galeries rayonnantes, les "coverons", dans lesquelles les mineurs travaillaient à la taille des couches de minerai dont l'épaisseur n'excédait guère 60 cm. Ce minerai était remonté en surface dans des paniers ou des corbeilles avant d'être lavé et livré aux fourneaux. Les mineurs étaient en fait des paysans qui arrondissaient leurs maigres revenus grâce à ces travaux d'hiver.

Le minerai ainsi extrait était lavé dans des sortes de lavoirs ou "battoirs" installés sur la Petite Nièvre. Il s'agissait tout d'abord de la débarrasser des matières terreuses. Pour cela, on le délayait dans des caisses en bois, à l'aide des "rôbles", sortes de râteaux en bois. Ensuite, il était criblé dans des chaudrons de tôle percés, au-dessus de la rivière. Le lavage était source d'envasement rapide de la Petite Nièvre qui charriait jusqu'à la Nièvre d'Arzembouy, arrosant Prémery d'énormes quantités de terre. Le Conseil municipal de Prémery dut à plusieurs reprises rappeler à l'ordre "l'établissement du Creusot", alors exploitant des mines de Sangué.

Annuellement, 25 000 mètres cubes de minerai pour le moins sortent des lavoirs de Lurcy-le-Bourg, et laissent dans le lit de la Nièvre un volume au moins égal de terre détrempée en vase. Sur une période de 10 années, plus de 250 000 mètres cubes de matières limoneuses ont donc été jetés.

Entraînée par les eaux, cette masse de résidus, dont les proportions effraient de prime abord mais ne sauraient être mises en doute en présence des chiffres certains, a fini par présenter de toutes parts des atterrissements tellement considérables que le lit de la rivière obstrué dans la majeure partie de son parcours (en aval) est presque entièrement comblé dans d'autres et cela sur une longueur de plusieurs kilomètres.

"Il existe en effet des racines et des touffes d'oseraie qui peuvent gêner le cours d'eau et on pourrait enjoindre aux riverains de les détruire lorsque la Compagnie du Creusot (*sic*) fera opérer l'enlèvement des vases".

Plusieurs forges traitaient non seulement le minerai de Lurcy mais également les fontes produites par les fourneaux des environs.

Le minerai de Lurcy alimentait le fourneau de la grosse forge de Prémery.

Au cours du XIXème siècle, la métallurgie nivernaise périclite, les forges ferment les unes après les autres et l'exploitation du minerai de fer, assez pauvre il faut bien le reconnaître, est abandonnée. C'est une dure épreuve pour tous les travailleurs des mines, des fourneaux et des forges.

Heureusement, en 1886, l'implantation à Prémery de l'usine Lambiotte, leur permet, ainsi qu'aux journaliers dont les maigres revenus sont épisodiques, de retrouver un travail, donc un salaire plus régulier. Certains habitants n'hésitent pas à parcourir à pied les six kilomètres, voire plus, qui les séparent de Prémery pour venir y travailler tout en continuant à faire valoir les minuscules exploitations agricoles sur lesquelles ils ont, avec leurs familles, longtemps vécu en autarcie. Cette pratique demeurera vivace jusqu'au milieu du XXème siècle. Ensuite, seules les grandes exploitations survivront, se consacrant à la polyculture et à l'élevage du bétail charolais.

De son passé prospère, Lurcy a gardé quelques témoins, vieilles pierres, parfois bien mutilées mais qui peuvent encore raconter l'histoire du village : le logis du prieur et des maisons anciennes, la gentilhommière, dans le bourg, et, dans les hameaux, des châteaux modestes construits, remaniés à différentes époques et parfois même occupés (comme lors de la seconde Guerre mondiale).

Porte de la maison du seigneur à Sangué

Vilaine

Le Logis du Prieur

A l'est de l'église, en direction de Saint-Saulge, s'élève une massive construction carrée : le logis du prieur, seul vestige, avec l'église, du prieuré clunisien qui fut fondé à Lurcy à la fin du XIème siècle.

Réédifié à la fin du XIVème siècle ou au début du XVème, il était à l'origine un élément défensif des bâtiments claustraux. Les fossés qui l'entouraient, alimentés par la Petite Nièvre, ont été en partie comblés. Le pont-levis et la porte fortifiée qui protégeaient l'entrée donnant accès à la clôture sont depuis longtemps détruits.

Au premier étage, les ouvertures plus grandes, plus ornées atténuent la première impression, particulièrement sur la façade est, percée de deux grandes fenêtres à croisillons de pierre et appuis moulurés et qui devaient en encadrer une autre aujourd'hui murée. Au second étage, les ouvertures sont plus petites, celle du sud-est est à croisillons, celle du nord-est ne possède qu'une traverse ; entre elles s'ouvre une étroite baie en plein cintre. A ce niveau, les deux angles de la façade est sont flanqués de tourelles en échauguettes à culot mouluré. Leur sommet a été tronqué et le toit du bâtiment les recouvre actuellement.

La façade nord, éclairée à hauteur du premier étage par une large fenêtre et une plus petite, est épaulée à l'ouest par une sorte de contrefort à glacis.

Au XVIIème siècle, le bâtiment est remanié : les combles sont éclairés par deux lucarnes à traverse verticale dont l'allège est formée par une ancienne bretèche reposant sur trois consoles. Leur fronton triangulaire porte la date de 1665 et les armes d'Eustache de Chéry, évêque de Nevers à partir de 1643 et, comme c'était souvent le cas, prieur de Lurcy.

Le Prieuré vu de la route du Marais

Au rez-de-chaussée, les murs atteignent une épaisseur de un mètre quarante. Un bel escalier élève sa spirale de pierre jusqu'aux combles dont la charpente en carène atteint, dit-on, 17 mètres. Sa partie basse est en chêne et la partie supérieure en châtaignier.

On dit aussi que la poutre maîtresse de la grande salle serait faite d'un chêne planté à l'époque de Charlemagne.

Le Prieuré

Dessin de Antoine Paneda

Le Prieuré : détails

Au premier étage, sur l'un des murs de ce qui fut vraisemblablement une chapelle privée, une peinture murale représente une Vierge à l'Enfant. La scène est encadrée de filets noirs, jaunes et rouges. La Vierge assise sur un banc jaune est couronnée, elle porte sur ses épaules un manteau rouge qui revient sur le bas de sa robe jaune à poignets rouges. De son bras droit replié, elle élève le Livre saint, et du gauche, elle maintient l'Enfant assis sur ses genoux. Il bénit de sa main droite et penche légèrement la tête vers l'avant. Son visage qui n'est pas celui d'un enfant est encadré de cheveux longs et auréolé de rouge où l'on distingue une croix jaune. De part et d'autre du groupe, deux arbustes dressent leurs fleurs rouges à cœur jaune. Leurs rameaux retombent souplement, les plus hauts s'inclinent au-dessus des personnages.

La Gentilhommière

Cette demeure a été construite vers la fin du XVIIème siècle ; Il est cependant certain qu'un bâtiment plus ancien existait déjà, datant peut-être du XVème siècle. Les toitures seraient une preuve supplémentaire de cette possible datation et particulièrement une petite lucarne éclairant le pignon nord : elle est couverte de petites tuiles en bois, en forme d'écailles.

La partie la plus ancienne de la demeure est une élégante arcade du XVème siècle qui fait la jonction entre l'aile droite et la façade ouest et, à angle droit, un bâtiment d'exploitation sans doute ajouté au XIXème siècle. Cette arcade est surmontée d'une construction à laquelle on accède de l'extérieur par un pittoresque escalier de pierre.

Le reste du corps de logis des XVIIème et XVIIIème siècles s'élève sur deux niveaux éclairés par de hautes fenêtres. La façade ouest est ornée d'un fronton triangulaire portant une cloche. Deux portes symétriques surmontées des armoiries des Saulieu donnent accès à l'intérieur de la demeure.

Aquarelle de Antoine Paneda

Côté est, quatre portes-fenêtres ouvrent sur un large perron qui se prolonge par la première terrasse belvédère et le parc.

Le bâtiment d'exploitation perpendiculaire à l'habitation est en réalité formé de deux parties réunies à hauteur de l'arcade. La partie est, sur le jardin potager, n'est éclairée que par une lucarne haut placée. De là, part le souterrain de l'orangerie. Le reste du bâtiment se compose d'une étable, d'une écurie et d'une remise pavée de larges dalles de pierre. La vinée, où l'on faisait le vin et où on le conservait, est légèrement plus basse par rapport au sol de la cour. Une partie carrelée a conservé sa grande cheminée et son four à pain.

L'agencement de la résidence prouve que le maître du logis avait parfaitement organisé les lieux pour que la famille et toute la maisonnée puisse y vivre en autarcie.

La cour, ombragée de marronniers séculaires, est séparée de la rue par un mur dans lequel un puits "dû" permettait aux habitants du château, côte cour, et à ceux des hauts de Lurcy, côté rue, de venir puiser l'eau nécessaire à leur vie quotidienne.

Le puits dû

A l'intérieur, face à l'entrée, un escalier en pierre, orné d'une rampe en fer forgé, donne accès aux pièces de l'étage.

Plusieurs pièces possèdent de belles cheminées : celle du petit salon en marbre rose est sculptée d'une coquille ; celle de la salle à manger, en pierre, est ornée d'un cœur. Dans les chambres du premier étage, leur décor varie : grecque, godrons et frises. Celle de la cuisine, de dimensions plus imposantes, est également plus simple et peut-être plus ancienne. La plupart de ces cheminées possède des plaques ornées : la plus remarquable est celle du petit salon, où sont représentées les armes de la grange d'Arquian.

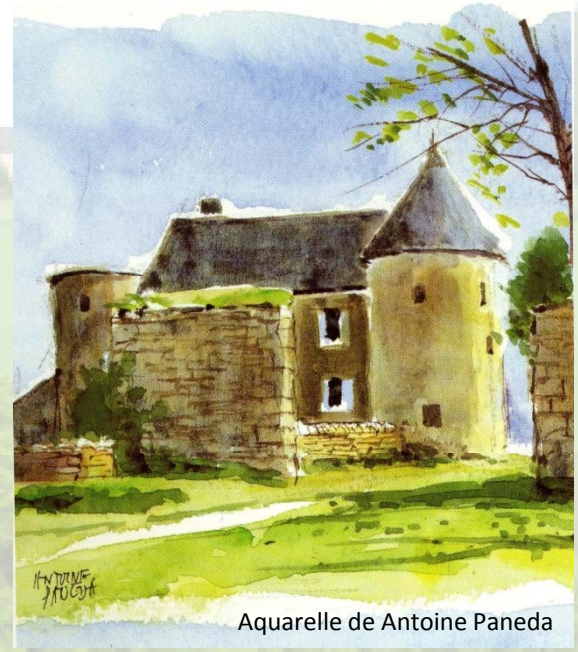
L'entrée des jardins

La particularité des jardins est d'occuper deux pentes ; nord-sud vers le village et ouest-est vers la Petite Nièvre. Tenant compte de cette situation, on les a aménagés en terrasses. Jusqu'à la guerre de 1914-1918, la partie nord est un jardin à la française avec buis taillés, dont la terrasse s'orne de la gloriette bâtie à la fin du XVIIIème siècle. A l'arrière-plan s'élève un petit bois anglais assurant la protection du verger. A l'est, après la terrasse belvédère, s'étend un parc à l'anglaise de deux hectares. Puis vient une autre terrasse entourée de murs, au sud de laquelle on a construit une serre alimentée par une citerne. Des jardins potagers en gradins sont aménagés en direction de la rivière.

Après la terrasse principale, s'étagent trois autres terrasses plus petites, séparées par des escaliers de pierre taillée. Elles accueillent la roseraie. Un bassin à jet d'eau apporte sa fraîcheur à celle du centre. Des buis et des ifs en topiaires ajoutent une note plus sombre comme la haie séparant les roseraies du parc. Ce parc maintenant aménagé selon la conception anglaise s'intègre donc tout naturellement dans le bocage nivernais. Très boisé, il est cependant ouvert sur la rivière et les prés.

Entre l'ancien jardin français reconstitué au nord et les nouveaux jardins, la transition se fait grâce à une pelouse où poussent de nombreux arbres au pied desquels s'épanouissent, selon les saisons, diverses variétés de fleurs.

Le Château du Marais


Aquarelle de Antoine Paneda

La partie la plus ancienne du château a vraisemblablement été érigée au XVème siècle. Bien qu'ayant été remanié au cours des siècles, et ce d'une manière parfois maladroite, le château du Marais, perché au sommet de son coteau, possède cependant un charme indéniable dû, peut-être, à sa situation isolée, au calme qui y règne, à l'impression d'intimité qui se dégage des vieux murs, mais sans doute, aussi, à l'immensité du paysage qui s'étend bien au-delà de la vallée de la Nièvre, jusqu'à l'horizon de collines boisées où, autrefois se dressaient de nobles demeures. Petit, sans prétention, le château s'intègre parfaitement à son environnement champêtre. Le corps de logis principal, de forme rectangulaire, est flanqué sur sa façade nord-est de deux tours rondes. Des ouvertures ont été remaniées ou percées aux XVIIème et XIXème siècles.

Cependant, au niveau inférieur du corps de logis, on distingue une étroite baie moulurée et, à l'étage, une petite fenêtre encadrée de pilastres cannelés.

La tour de l'angle nord possède des murs très épais, les canonnières y ont été élargies en baies, elle a conservé sa toiture conique. Celle de l'est ravagée par un incendie est désormais découronnée et il ne reste rien de l'intérieur. Elle était percée de canonnières sur trois niveaux.

La façade sud-ouest a été percée de larges fenêtres au XVIIème siècle. La tour à cinq pans abrite un escalier en vis qui dessert la maison depuis les caves voûtées jusqu'aux combles. Cette tour a été privée de son étage supérieur dont il ne reste qu'une canonnière au ras de la toiture. La porte en anse de panier s'ouvre entre des piédroits prismatiques. Elle est surmontée d'un décor sculpté en forme de draperie portant cinq écussons malheureusement bûchés. Au XIXème siècle, deux appentis ont été ajoutés aux pignons du corps de logis ce qui gâte l'harmonie de la façade.

Devant la façade principale subsiste la margelle d'un puits Renaissance. Un peu à l'écart, le bûcher possède une charpente ancienne soutenue par des piliers de bois et, tout près, on voit nettement dans les restes du mur de l'ancien colombier, les boulins où nichaient les pigeons. Sur l'esplanade précédant la cour du château, un bel ensemble d'écuries a été construit au début du XXème siècle.

Le Manoir de Vilaine

Cette construction du XIXème siècle occupe vraisemblablement l'emplacement d'une demeure beaucoup plus ancienne, peut-être le château seigneurial, puisque Vilaine fut autrefois un fief de la châtellenie de Montenoison. Des pièces voûtées sous le manoir et en bordure de la propriété semblent étayer cette hypothèse.

Actuellement, le manoir est une vaste construction sur deux niveaux dont deux angles sont surmontés de toits en pavillons. L'ensemble est sobre et s'intègre bien dans son environnement champêtre.

Le manoir de Vilaine Vilaine

Les maisons anciennes

Le Cheval blanc, aquarelle de JW Hanoteau

Dans le bourg, deux maisons présentent encore des détails architecturaux des XVème et XVIème siècles. Une porte aux angles arrondis s'ouvre sous un arc en accolade mouluré. Une autre maison, autrefois "auberge du cheval blanc" se remarque par son étage en encorbellement orné de colombages. Un arc en accolade enferme un écusson.

Au hameau de Sangué, une toute petite maison a conservé sa porte moulurée, surmontée d'un écusson. Du côté de la rue, subsistent des restes d'une cheminée et d'un four à pain. Elle est parfois appelée la "maison du seigneur". Est-ce à cause de l'écusson ? Ou a-t-elle un rapport avec un seigneur du passé qui tenait le fief de Sangué ?

Le petit patrimoine rural

Ici et là, dans la campagne, quelques témoins du passé agricole de la commune ajoutent au charme des hameaux. De vastes granges s'ouvrent sous des porches à auvent, bien utiles quand on attelait les chevaux ou les bœufs, harnais et jougs étaient suspendus aux murs de ce porche ; utiles aussi quand on rentrait les récoltes, l'attelage y trouvait un abri contre un soleil trop ardent ou des pluies abondantes.

Quelques colombiers rappellent les privilèges de la noblesse de l'Ancien Régime, seule autorisée à posséder un colombier de pied, tour isolée, souvent surmontée de la traditionnelle colombe en terre cuite ou, mieux encore, en faïence de Nevers. Ils se situent à proximité des châteaux : à Boulon, non loin de ce qui fut la demeure seigneuriale des Charry ; dans un pré, entre la gentilhommière et le manoir de Vilaine.

Construits pour la plupart au XIXème siècle, les lavoirs ont chacun un charme qui leur est propre ; Pignault et son bassin carré, près de la source protégée par un muret de pierre ; le lavoir de la Louée, dans le bourg, d'une architecture plus recherchée avec ses colonnes à chapiteaux en pierre taillée ; celui du Petit Marais qui abrite son bassin sous un toit à auvents et que l'on a entouré d'un mur en pierres sèches le protégeant des incursions du bétail.

Sur les places, dans les cours, des puits aux lourdes margelles de pierre, souvent monolithiques, offraient autrefois aux habitants leur eau fraîche qu'il fallait mériter en la puisant très profondément. Couverts d'une dalle de pierre reposant sur deux montants en pierre également, ou abrités sous un auvent de tôle également soutenus par des jambages en fer forgé, ils déroulaient la chaîne enroulée autour du treuil jusqu'à la nappe d'eau que le seau abordait avec un "plouf" assourdi. Ensuite, il fallait remonter le seau plein ! C'est pourquoi, au XIXème siècle, on a commencé à installer des pompes, les unes à roue, les autres à balancier. La plus remarquable est celle qui est située sur le trottoir opposé à l'église ; Elle possède un décor original, rappelant l'activité agricole de Lurcy : au milieu de végétaux, une gerbe de blé, une faucille de moissonneur et un fléau à battre le grain symbolisent la moisson.

Le pigeonnier de Boulon

Le lavoir de la Louée

La maison Blanche à Vilaine

Lexique

Accolade : voute d'architecture.

Allège : pan de mur fermant l'embrasure d'une fenêtre entre le sol et l'appui.

Archiprêtré : juridiction donnée aux curés (archiprêtres) de certaines églises ayant la prééminence sur les autres curés.

Belvédère : espèce de pavillon ou de terrasse construite au haut d'un édifice ou sur quelque élévation et d'où l'on découvre au loin.

Boulin : trou pratiqué dans un colombier, afin que les pigeons s'y retirent et y fassent leurs petits.

Le pigeonnier de Boulon

Bûcher : populairement, battre, frapper.

Bretèche : logette rectangulaire en saillie sur une façade pour en renforcer la défense.

Cannelé : orné de cannelures, de moulures verticales ou en hélice, creusées sur le fût d'une colonne, le plat d'un pilastre, etc.

Canonnière : meurtrière pour le tir d'un canon.

Chapiteau : partie qui couronne le fût d'une colonne.

Châtellenie : seigneurie et juridiction d'un châtelain.

Claustral : relatif au cloître.

Colombage : rang de solives posées à plomb pour former la charpente d'une cloison, d'un pan de mur.

Console : organe en saillie sur un mur, destiné à porter une charge (balcon, corniche, etc.) souvent profilé en talon ou en volute.

Contrefort : pilier, massif de maçonnerie élevé en saillie contre un mur ou un support pour l'épauler.

Conventuel : relatif à une communauté religieuse, à un couvent.

Echauguette : guérite de guet placée en surplomb sur une muraille fortifiée, une tour, etc.

Encorbellement *:* construction en saillie du plan vertical d'un mur, soutenue par un assemblage de corbeaux.

Escalier en vis : escalier tournant en spirale autour d'un noyau de pierre ou de bois qui soutient toutes les marches.

Fibule : épingle de sûreté en métal servant à fixer les vêtements.

Glacis : pente donnée au-dessus d'un bandeau, d'une corniche pour l'écoulement des eaux pluviales.

Le pigeonnier de Boulon

Gloriette : tonnelle.

Godron : motif d'ornementation en forme de moulure creuse ou saillante, ou de cannelure en relief, de forme ovoïde.

Monolithique : formé d'un seul bloc de pierre.

Oratoire : chapelle de dimensions restreintes généralement située dans une maison particulière.

Piédroit, pied-droit : 1. chacune des parties latérales verticales qui supportent la naissance d'une voûte ou d'un arc. 2. Chacun des montants latéraux d'une baie, d'un manteau de cheminée.

Pilastre : pilier vertical formé par une faible saillie d'un mur, en général muni d'une base et d'un chapiteau similaires à ceux de la colonne.

Plein cintre : figure en arc de cercle dont le trait est un demi-cercle parfait.

Prieur(e) : supérieur(e) de certaines communautés religieuses.

Topiaire : se dit de l'art de tailler les arbres et les arbustes selon des formes variées.

Le bourg

Charpente du lavoir de Sangué

Le bourg

La Nièvre à Vilaine

Sur la route de Prémery à Sangué

Textes : Sylviane JURQUET ; Photographies : Régine GAULON, Claire PESSIN, Monique POLTE
Aquarelles et dessins : extraits des revues de la CAMOSINE
Infographie : Christian DUFOUR, Monique POLTE
Impression : Mairie de Lurcy-le-Bourg